

# Rolin passe le détroit

PAR CLAUDE ARNAUD

« Ormuz », la nouvelle muse de Jean Rolin.

Un simple détroit irrigue ce livre, mais quel détroit ! Bleu comme un lagon, large comme un bidet, celui d'Ormuz voit transiter une part du pétrole et du gaz dont vit notre planète, entre l'Iran des ayatollahs et les Emirats dorés. Est-il l'agent d'une des puissances qui surveillent ce chenal comme le lait, le mystérieux aventurier qui projette de le traverser à la nage – autant vouloir cavalier entre les deux Corées ? Ou le simple alter ego d'un écrivain connu pour aimer les lignes de front (Afrique du Sud, Liban...), qui doit non seulement organiser la traversée du personnage, mais la décrire, droits d'auteur à la clé ?

Traquant à la jumelle le moindre obstacle posé sur cette frontière liquide – pneus crevés, crabes violonistes, oiseaux huppés... –, Rolin tourne vite lui-même à l'espion amateur. Sa silhouette longiligne s'insinue entre les palmiers de Kumzar et les gratte-ciel de Dubai, se fond avec sa valise à roulettes dans les sables de l'Orient compliqué (il n'est bien que nulle part). Fêru de cartes marines, d'écrits géopolitiques et de catalogues d'armement, il confère aux innombrables destroyers qui arpentent la zone une présence troublante et aux terribles porte-avions américains l'éclat du métal divinisé.

Plus ces rafiots en miroir s'arment, moins ils ont de recul pour utiliser leur puissance de feu. Victimes des rumeurs dont les auteurs eux-mêmes perdent le fil, ils se neutralisent à force de surveillance tatillonne. Ces armadas évoquent pour finir les flottilles enfantines qui s'entrechoquent en vain dans les bassins des Tuileries.

La fascination qu'« Ormuz » suscite tient moins à cette improbable tentative de traversée qu'à la curiosité boulimique de Rolin. Délaissant comme d'autres le roman, il excelle à rendre les effets d'un monde devenu en partie fictif dans le flou des réseaux d'images et de signes qui le redoublent. Traqué sous tous les angles, le détroit d'Ormuz apparaît comme un mirage, un pur prétexte à la rêverie littéraire, essence de la poésie de la Terre. On tient enfin le livre sur rien dont rêvait Flaubert : la magie du style érige, à force d'évocations cocasses et d'associations acrobatiques, des pyramides gracieuses. Le globe comme un gigantesque cabinet de curiosités dont un calligraphe inspiré ferait l'inventaire avec un charme et une ironie contagieux : tels ces aquarellistes nippons qui mettaient toute la vie d'un volcan dans une gravure, Rolin fait penser et sourire à chaque phrase ■

Plus ces rafiots en miroir s'arment, moins ils ont de recul pour utiliser leur puissance de feu. Victimes des rumeurs dont les auteurs eux-mêmes perdent le fil, ils se neutralisent à force de surveillance tatillonne. Ces armadas évoquent pour finir les flottilles enfantines qui s'entrechoquent en vain dans les bassins des Tuileries.

La fascination qu'« Ormuz » suscite tient moins à cette improbable tentative de traversée qu'à la curiosité boulimique de Rolin. Délaissant comme d'autres le roman, il excelle à rendre les effets d'un monde devenu en partie fictif dans le flou des réseaux d'images et de signes qui le redoublent. Traqué sous tous les angles, le détroit d'Ormuz apparaît comme un mirage, un pur prétexte à la rêverie littéraire, essence de la poésie de la Terre. On tient enfin le livre sur rien dont rêvait Flaubert : la magie du style érige, à force d'évocations cocasses et d'associations acrobatiques, des pyramides gracieuses. Le globe comme un gigantesque cabinet de curiosités dont un calligraphe inspiré ferait l'inventaire avec un charme et une ironie contagieux : tels ces aquarellistes nippons qui mettaient toute la vie d'un volcan dans une gravure, Rolin fait penser et sourire à chaque phrase ■

« Ormuz », de Jean Rolin (POL, 220 p., 16 €).

« Dans le ressac, observe Wax,  
la mer est tiède comme un potage. »

Jean Rolin

